



Petit Courrier des Dames
Rue Meslée N^o 25.

Robe de percale garnie de crêpe, Chapeau de crêpe orné de blonde de soie et de fleurs: Canezou écharpe en mousseline brodée du magasin de la belle Anglaise' Rue de la Paix N^o 20.

PETIT
COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes,

des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N° 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

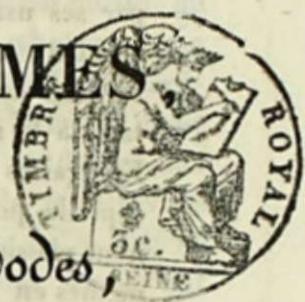
Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE COMBAT DE COQS.

« Je sais fort bien quel est le pouvoir de la mode, se disait en souriant M^{me} D**, tandis que son amie, assise près d'elle à la promenade, finissait de lire, dans un journal, le récit du spectacle nouveau du Vauxhall-d'Été. La forme la



plus simple d'une robe, la réunion la plus bizarre des couleurs d'une étoffe, tout est divin puisque la mode l'a adopté; mais chez une nation qui prétend l'emporter sur les autres par ses usages et la douceur de ses mœurs, se peut-il qu'un combat, même de coqs, où le vaincu n'est retiré de l'arène arrosée de sang qu'après y avoir expiré, devienne un spectacle à la mode? se peut-il que des Français et surtout des Françaises, ceux-là mêmes qui se piquent de passer dans la capitale pour les modèles de bon goût et de bon ton, prennent plaisir à assister à de pareils combats, et s'y donnent eux-mêmes en spectacle! Cet amusement, qui nous vient de nos voisins d'outre-mer, ajoutait M^{me} D**, n'en est pas un pour les dames anglaises; aucune d'elles, dit-on, n'ose y assister; l'ame de certaines Françaises est apparemment d'une autre trempe. Mais comment ces dames veulent-elles donc maintenant que nos maris croient à la sensibilité de nos nerfs! Ils ne craindront plus de nous refuser un chapeau, un cachemire, une parure de diamans et mille autres bagatelles qu'ils se décidaient à nous donner pour ménager cette sensibilité; oh! elles y réfléchiront! Oui, désormais ce spectacle ne sera plus fréquenté que par des Anglais qui viendront y placer mille guinées sur la tête d'un coq, pour n'en pas perdre l'habitude. Là, ils se croiront encore dans leur pays, jusqu'au moment où, sortant du Vauxhall, ils verront les Français et les Françaises, dédaignant des plaisirs aussi cruels, se porter tous en foule au Diorama, pour admirer une des plus parfaites imitations de la nature. »

M^{me} D** n'avait pas encore fini cette déclamation contre un genre de spectacle qu'elle blâmait avec raison, et déjà ses yeux s'étaient portés sur son joli canezout en écharpe, et sur les trois rangs de crevés, formant la garniture de sa robe, et cela pour la vingtième fois peut-être de l'après-dînée. Tout à coup, et comme par inspiration, entraînant son amie vers sa voiture, elle l'y fait monter avec elle, et se rend rue de la Paix, n^o 20, au magasin de la belle Anglaise, d'où sortait son canezout. Toutes deux y font quelques emplettes, y admirent mille jolis objets de modes. La vue de ces objets vaut bien à coup sûr, pour une femme, celle d'un combat de coqs.

L'incertitude du tems détermine les dames à se précautionner de quelques jolies robes, lesquelles se disposent à se rendre à une fête champêtre. Si l'on ne peut danser sur la pelouse, la réunion a lieu dans quelque château voisin du village; certes un parquet vaut bien le gazon raboteux; non pourtant que l'on ait besoin d'un terrain bien uni pour exécuter des pas légers et gracieux, car il est du bon ton de ne marcher qu'en mesure; on a laissé le plaisir de danser aux joyeux amateurs des guinguettes... C'est-là le rendez-vous des cabrioles et des entrechats, etc., peut-être de la franche gaité. D'après le principe de prudence que nos dames ont adopté dans leur toilette, les couturières s'occupent à inventer des garnitures pour les robes en soie. Nous en avons vu une dont la bizarre disposition présentait trois rangs de feuillage en satin, imitant parfaitement la forme d'une chauve-souris, dont la grosseur, à partir du bas du jupon, diminuait progressivement jusqu'au troisième rang du haut.

Des chapeaux de gaze de toutes couleurs et variés dans la disposition de leurs ornemens et la pose des fleurs; voilà ce que l'on voit le plus généralement porté. Quelques capottes en taffetas sans chicorée sur le bord, et n'ayant que deux baïnes qui forment les fronces de la passe, et deux autres pour soutenir les bouillons de la tête, un très-gros nœud placé sur le haut de la forme et un peu de côté, les bouts du ruban assez longs pour tomber sur la passe; c'est ce que nous avons vu de plus nouveau en ce genre. Une capotte faite ainsi en gros de Naples *feu*, foncé et nuancé de la même couleur, et le ruban assorti, nous a paru d'un effet charmant.

Dans un bal très-nombreux, où nous nous sommes trouvées hier, nous avons compté deux robes roses et une bleue: toutes les autres danseuses avaient des robes en *organdie* blanc; les corsages en *blouses*, des ceintures de couleur, posées à la *Léonie*, c'est-à-dire nouées sur le côté et ayant deux longs bouts inégaux.

LITTÉRATURE.

AUX JEUNES POÈTES DE L'ÉPOQUE (1),

Tel est le titre d'une épître en vers qui vient de paraître. L'auteur, M. J. Arago, déjà avantageusement connu par son *Voyage autour du monde*, prouve dans cette épître que le talent est héréditaire dans sa famille.

Après avoir jeté quelques fleurs sur la tombe de Biron, l'auteur passe en revue les *Casimir de Lavigne*, *Lamartine*, *Soumet*, *Viennet*, *Victor Hugo*, *Théaulon*, et plusieurs autres encore dont les noms sont également chers aux muses, il distribue à chacun selon ses œuvres des conseils et des éloges. Nous ne suivrons pas M. Arago dans les différens jugemens qu'il porte; nous nous contenterons de dire qu'il nous a paru aborder la critique avec un peu trop de timidité; ce défaut est bien rare de nos jours; il mérite d'être signalé. Nous engageons l'auteur à avoir désormais plus de confiance en son talent, et nos lecteurs se joindront sans doute à nous, quand ils auront lu les vers suivans, dans lesquels M. J. Arago paie un juste tribut d'éloges à deux dames qui sont en ce moment la gloire de notre Parnasse. J'avais, dit-il,

J'avais presque achevé ma course un peu hardie.
Quelques noms effacés frappaient encor mes yeux,
Lorsqu'une douce et suave harmonie
Descendit lentement des cieux.

J'écoutais: tout à coup deux nymphes jeunes, belles,
Passent auprès de moi comme un souffle léger.
Heureux de trouver là deux doctes immortelles,
Je savourai l'espoir de m'en voir protéger.

La première, aux accords d'une lyre savante (2),
Sur le ton de Pindare interrogeait les cieux:
Joyeuse, elle touchait de sa main éloquente
Une amaranthe d'or, un lys audacieux.
Ces deux fleurs, dans les jeux inventés par Isaure,
Malgré trente rivaux, elle sut les cueillir;
Modeste, elle voulait les leur cacher encore,
 Craignant que son bonheur ne les fit trop rougir.

(1) Ladvoat, Ponthieu, libraires, Palais-Royal. Prix, 1 fr. 50 c.

(2) M^{me} Amable-Tastu.

Vas, tu peux hardiment avouer ta victoire ;
 Lève, lève, crois-moi, ce regard abattu :
 Tes rivaux!..... Ce nom seul est leur titre de gloire
Amable, et leur orgueil est d'avoir combattu.

A ses côtés, *Delphine* (1) était placée ;
 A ses cheveux flottans se mêlaient quelques fleurs.
 Je ne sais quel objet occupait sa pensée ,
 Mais de ses yeux divins je vis tomber des pleurs ;
 Ses lèvres murmuraient le nom de Barcelone.
 A ce nom redouté je connus son effroi :
 Vois, vois du haut des cieus descendre une couronne :
Delphine, elle est à toi.

Ces vers ont de l'harmonie, de la grâce et du charme, nous regrettons que le défaut d'espace nous prive du plaisir d'en citer un plus grand nombre ; nous ne terminerons point cependant, sans faire part à l'auteur de notre surprise, en ne trouvant pas les noms de M^{mes} Desbordes Valmore et Dufresnoy, dans son épître ; peut-être a-t-il cru qu'il était inutile de parler de ces dames, puisque leurs charmantes poésies sont entre les mains de tout le monde ; si, telle a été sa pensée, nous l'excusons ; s'il en pouvait être autrement, son omission serait impardonnable.

J.-F. CHATELAIN.

VARIÉTÉS.

Dans la Virginie, les femmes et les enfans recevaient le nom qu'il plaisait au chef de la famille de leur donner. Arrivés à l'âge viril, les jeunes gens changeaient de nom, et s'en donnaient de nouveaux tirés de leurs exploits ; souvent ils empruntaient le nom d'un animal féroce, qu'ils gardaient jusqu'à ce que la guerre vint à éclater, et alors ils prenaient autant de noms qu'ils avaient tué d'ennemis. Les jeunes filles empruntaient les leurs des oiseaux, des poissons ou des plantes ; une fois mariées, elles en prenaient autant que leurs maris avaient immolé de guerriers.

(1) Mlle Delphine Gay.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

*A Madame ***.*

« Une partie des acteurs du GYMNASÉ est à Dieppe: Que va donc devenir ce théâtre? » Voilà, madame, ce que vous me demandiez dans votre dernière lettre; aujourd'hui je puis répondre à votre question. Grâce aux soins et à l'activité de son directeur provisoire, M. Dormeuil, grâce au zèle des acteurs qu'il possède encore, le Gymnase continue à mériter la faveur dont le public l'honore. Hériteriez-vous à le croire? eh bien! madame, *allez-y voir*, et bientôt vous en serez convaincue comme nous. En effet, comment ne pas y parvenir? deux nouveautés dans l'espace de deux à trois jours: *Le Tableau de Téniers* et *Les Adieux au comptoir*. Le premier de ces deux ouvrages ne manque pas d'esprit, mais il est faible. Pour cette fois, ce Tableau de Téniers est une ébauche, et, comme celui qui fait le sujet de la pièce, il aurait besoin d'être retouché; vous allez en juger vous-même. Un baron a chez lui un tableau de Téniers qui demande à être restauré dans quelques-unes de ses parties, et il fait demander un jeune peintre appelé Rémond, déjà célèbre, pour le charger de ce soin. Ce baron fait repeindre son château, et un nommé Eustache Rémond, artiste en détrempe, est envoyé par son *bourgeois* pour faire les granits des escaliers. Un jardinier imbécile, espèce de factoton, charge le peintre à la toise de réparer le tableau; et quand le véritable peintre arrive, il ne lui reste plus à faire que le granit. La scène où chacun d'eux entreprend l'ouvrage qui ne lui convient pas est bien; mais elle rappelle un peu trop une scène du *Secrétaire et le Cuisinier*. Les deux artistes se retirent, et le baron, qui est venu voir son tableau, sort furieux: le peintre en bâtiment, en effet, n'a pas fait un chef-d'œuvre. Le véritable artiste reparait à son tour, examine le Téniers, et indigné, il le retouche. Le baron revient avec sa nièce (car il y a une nièce): il est enchanté de la manière dont son Téniers est restauré, et plus enchanté encore quand il reconnaît son fils dans l'artiste qui a retouché le tableau. Ce fils, sous le nom de Rémond, cultive avec succès la peinture. Son père, qui, à ce qu'il paraît, n'aimait pas autrefois les beaux-arts, lui pardonne de s'y être livré, et lui donne la main de sa cousine pour récompense. Eustache Rémond, que le baron avait chassé, revient cependant apporter son mémoire pour le granit qu'il avait déjà fait, se promettant de quitter ensuite une maison où le talent n'est pas apprécié: voilà la pièce. Quant aux acteurs, je vous dirai que Legrand a joué le rôle du peintre-colleur avec verve et originalité; Dormeuil a représenté convenablement le baron, et Perrier le jeune peintre. Bordier, que vous avez remarqué vous-même dans quelques petits rôles de paysans, faisait le jardinier, et a prouvé qu'il ne lui manque que de l'habitude pour être bien dans son emploi. Les auteurs sont MM. Dupeuty et De Villeneuve, qui, jeunes encore, comptent déjà de petits succès au théâtre: qu'ils se donnent la peine d'inventer une

intrigue, de faire une pièce enfin avant de l'écrire, et ils compteront de grands succès.

Les Adieux au comptoir. On a voulu plusieurs fois essayer sur la scène de guérir nos bons bourgeois des accès de vanité auxquels, soyons justes, ils ne sont pas seuls sujets. Les remèdes déjà employés n'ont pas été tous également goûtés; voici comment MM. Scribe et Mélesville ont présenté le leur : on s'attendait à ce que, pour le faire passer plus facilement, ils eussent enduit les bords du vase d'un miel beaucoup plus doux. La scène se passe dans l'arrière-boutique d'un marchand de la rue St-Denis, devenue maintenant son salon. La femme et la fille de ce marchand, honteuses d'être pendant une journée entière assises dans le comptoir, n'aspirent qu'après le moment où elles le quitteront totalement, et n'entendent plus parler de commerce. Elles ont été la veille au bal chez un banquier, et elles en sont encore ravies. Un jeune homme charmant a fait dans ce bal la cour à la fille du bon marchand, et la vanité de la jeune personne en est très-flattée. Notre marchand voulait marier sa fille au fils de son ami Bernard, autre négociant : ce parti est rejeté par la mère et la fille. Le jeune Bernard vient, et apprend à notre marchand qu'il a été au bal du banquier, et qu'il y est devenu amoureux.... de celle qui lui est destinée. Le père voudrait bien que le mariage eût lieu, mais il ne veut pas contrarier sa femme ni sa fille. Il fait passer le jeune Bernard pour un jeune homme à la mode, un comte, je crois, dont la mère et la fille raffolent sans le connaître. Elles ont vu Bernard chez le banquier, il leur est présenté comme le comte, et elles s'empressent de l'accepter, l'une pour gendre et l'autre pour époux. Un tailleur, M. Coating, vient pour faire des emplettes : il entend prononcer le nom du jeune seigneur, et il réclame à Bernard le paiement d'une lettre de change de 500 fr., de ce seigneur, et dont il est porteur. Le jeune Bernard, qui croit que c'est une suite de la ruse que le marchand emploie pour le faire passer pour le comte, ne renie pas la dette, et charge le marchand de la payer. Les deux femmes sont obligées d'aller au magasin. Le marchand fait cacher Bernard; et quand sa fille et sa femme reviennent, il leur dit que le jeune seigneur s'est joué d'elles, et s'est retiré. Les deux femmes sont furieuses, surtout la jeune personne. Son père lui propose alors Bernard, et sur le tableau qu'il lui fait du bonheur dont elle jouira, avec un homme qui ne rougira pas de l'avoir pour femme, elle l'accepte volontiers. Bernard paraît : confusion des deux femmes et mariage. La situation du marchand, obligé de payer 500 fr. pour un homme qu'il ne connaît pas, et cela pour ne point faire découvrir sa ruse, a peut-être paru aux auteurs devoir être comique? Je ne suis pas de cet avis : je n'ai pu rire d'un homme qui se trouve attrapé pour vouloir faire le bien. Cet ouvrage est loin cependant d'être sans mérite : il y a de la vérité, des mots heureux et une foule de traits d'observation ; il a obtenu un succès mérité. Dormeuil, que l'on trouve dans toutes les pièces sans que l'on s'en plaigne, a joué avec naturel et rondeur le marchand; Périn a laissé voir de bonnes intentions dans le rôle de Bernard, fait pour Gontier; et je

ne doute pas qu'il n'y soit mieux encore par la suite. Mmes Granville et Adeline jouaient l'une l'épouse, l'autre la fille du marchand, et sont bien dans leurs rôles. Klein représente le tailleur : il y est, comme dans presque tout, toujours le même. Le chapelier du *Leycester du faubourg* est le seul personnage auquel, selon moi, il ait su donner un cachet, et je m'empresse de le dire pour lui prouver que j'aime à rendre justice.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *La Jeunesse d'un grand peintre*. Ce vaudeville, de MM. Lafontaine et Jules Vernet, a complètement réussi. Il est plein de couplets bien faits, bien écrits, comme le reste de l'ouvrage. Je ne vous en donnerai pas l'analyse aujourd'hui, madame, *si vous voulez bien le permettre*; je n'aurais pas assez d'espace. Cette pièce aura un assez bon nombre de représentations; je pourrai donc vous en parler plus tard, sans que ce soit hors de propos. Les rôles principaux sont confiés à MM. Lepeintre, Tousez, Vernet, et à Mmes Chalbos, Barroyer et Mélanie, et sont bien joués. D'ailleurs, madame, vous me l'avez fait observer vous-même plusieurs fois : il n'y a pas un seul rôle mal joué à ce théâtre.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *L'Alcade de la Vega*. Cet opéra a réussi, quoique le troisième acte ait par sa faiblesse éprouvé de l'opposition. J'y consacrerai plus tard un article; mais pour cette fois je vous dirai seulement que Ponchard y a chanté d'une manière divine. Je vous dirai... mais non, je ne vous dirai plus rien, si ce n'est que j'aurai toujours l'honneur d'être, etc.

C. DE M.

ANNONCES.

— M. Nardin, coiffeur, boulevard des Italiens, n° 5, a l'honneur de prévenir les dames qu'il vient d'inventer des tours en cheveux semblables à ceux de soie, qui ne se défrisent jamais. Ils ont l'avantage sur les tours en soie de ne pas changer de couleur, et d'être plus doux à la figure.

Il offre à ses confrères de leur en fournir avec une remise honnête soit à Paris ou à l'étranger.

— *La Couronne poétique*, ou *Recueil de pièces choisies*, composées à l'occasion de la guerre d'Espagne et du retour de S. A. R.; publié par M. MONDOR. Ce recueil, dont nous nous proposons d'offrir quelques extraits à nos abonnés, se vend chez l'éditeur, rue de Vendôme, n° 12, et chez Petit, libraire de S. A. R. Monsieur, Palais-Royal.

A ce Numéro est jointe la Planche 240.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.